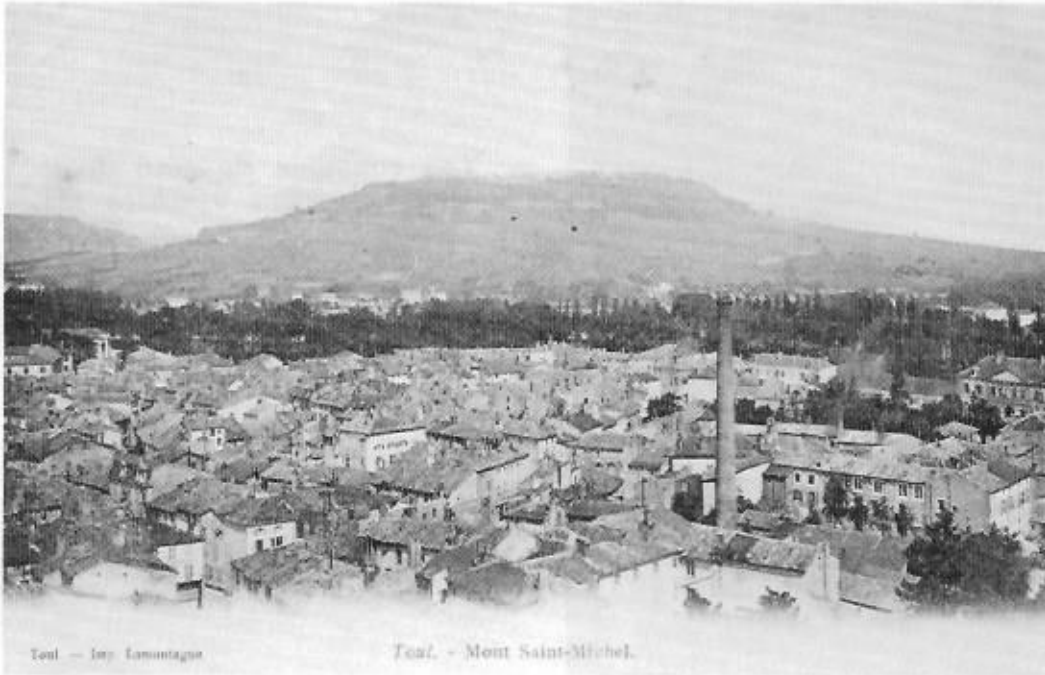


SOUVENIRS D'UN VIEUX TOULOIS...



Toul - Imp. Lamontagne

Toul - Mont Saint-Michel.

*Au premier plan, à droite, l'usine électrique
de la rue Qui qu'en Grogne.
(collection Adam)*



(collection Musée de Toul)



La Lorraine illustrée
236 — Toul. — Porte de Metz.

*Les consoles du côté droit
sont nettement visibles ici.
(collection Musée de Toul)*

*A gauche, adossée à l'école,
la fontaine derrière laquelle
était installé le poste.
↓
(collection Adam)*



161 - TOUL - Rue Jeanne d'Arc. D. D.

SOUVENIRS D'UN VIEUX TOULOIS

DE 1911 À 1914...

Un été très chaud, tout est sec, les champs et les prés sont roussis et la Moselle laisse émerger des plages de sable et de cailloux.

La baignade du père Guerber est prise d'assaut et bon nombre de baigneurs doivent évoluer en dehors des limites habituelles. Les soldats, eux, sont conduits sur les petites plages, près du pont de chemin de fer, entre Chaudeney et Dommartin. Ils font de courtes présences en raison du nombre de groupes issus des casernes lointaines.

C'est pendant la période des vacances, que j'ai commencé à travailler, car à cette époque, deux mois sans occupation pour un garçon de 17 ans, c'était trop long!

J'ai été mis à la disposition de deux monteurs électriciens de la société suisse Oulittan qui étaient venus pour équiper le nouveau poste de transformation édifié à l'entrée de Choley. Ce poste devait recevoir du courant haute-tension de 65000 volts ce qui, pour l'époque, était effarant. Il était destiné à alimenter en courant la ville de Toul, les usines de Foug et de Pagny-sur-Meuse, les communes voisines et les casernes environnantes pas encore électrifiées.

A la fin de l'année, le Parlement avait voté la Loi de 3 ans et le renforcement de la garnison de Toul. Et c'est ainsi que trois régiments d'infanterie: 167°, 168°, 169°, un régiment de Dragons, le 12°, venant de Pont-à-Mousson, un bataillon de chasseurs à pied, le 16°, venant de Bitche. Pour loger cette nouvelle division, on entama la construction des casernes: près d'Ecrouves pour les régiments d'infanterie, au-dessus de Dommartin, la caserne du Luxembourg, pour les chasseurs et au carrefour de la Nationale 4 et de la route de Villey-le-Sec, le quartier Jeanne-d'Arc, pour les Dragons.

Tous ces bâtiments ont été construits dans des temps record-en particulier ceux de Jeanne d'Arc en 120 jours, avec des écuries pour 800 chevaux.

Devant cette arrivée massive de troupes, il fallait réaliser de gros programmes d'urbanisme. Les routes d'accès, la voirie et la distribution d'eau, l'électrification... Il fallut résoudre le problème du logement pour les officiers et leurs familles. La ville ne s'était guère étendue depuis de nombreuses années en raison de sa situation de "place-forte" qui paralysait l'extension extra-muros.

Bref, ce fut une période où tous les Toullois durent fournir des efforts pour faire face à cette nouvelle situation. Tous les corps de métiers, toutes les entreprises de bâtiment, étaient débordés et trouvaient difficilement de la main d'oeuvre. Les maçons étaient surtout originaires des départements du Centre, du Limousin en particulier.

En ville régnait une grande animation: dès 17 heures, les soldats quittaient librement leurs casernes, se répandaient dans les rues, dans les magasins et les cafés.

Les prix étaient raisonnables, en relation avec les "prêts":
5 centimes par jour, ce qui justifiait cette chanson:

1 sou par jour,
5 sous par prêt,
30 sous par mois,
18 F. par an,
tou'l'monde est content du Gouvernement!

chantée sur les mesures de la "retraite".

Le commerce vivait beaucoup de l'armée, l'alimentation surtout, et c'est ainsi qu'au moment des manoeuvres, où les unités quittaient leurs casernes pour gagner soit le camp de Mailly soit celui de Châlons, les affaires étaient calmes. Certains marchands de vins suivaient avec leurs voitures chargées de fûts les régiments sur le route.

L'Armée elle aussi, c'est à dire pour les deux divisions, avait à réaliser un réel effort pour assurer à un tel effectif un ravitaillement journalier. C'est ainsi que l'Intendance dut doubler la Manutention, c'est à dire la boulangerie, édifier une usine frigorifique près des abattoirs entre la voie de chemin de fer et la N 4.

A cette époque, l'armée avait besoin de 18 boeufs par jour. Je me souviens des troupeaux quittant les wagons arrivés en gare, empruntant l'avenue, le chemin de ronde des remparts, longeant le canal, passant la Moselle, pour arriver enfin aux étables. Ces pauvres bêtes, entravées des cornes à la patte avant, avançaient très difficilement au rythme des cris des soldats armés de bâtons. Par la suite, un quai de débarquement fut aménagé, ce qui permit de supprimer ce pénible cortège et d'abrèger le transfert de ces bêtes venues du centre de la France.

A la même époque furent construits les bâtiments de la "Concentration" qui comme son nom l'indique, comptait des magasins d'approvisionnement pour l'armée. Située dans le vallon, entre la N 4 et le chemin de fer, cela facilitait l'accès des wagons. Lors de la mobilisation, en août 1914, ces magasins ont assuré le ravitaillement de toutes les casernes et des divisions qui, venant du centre, gagnaient le front.

De même, le parc à fourrage fut doublé en raison de l'augmentation du nombre des chevaux. Situé sur la route de Bruley, c'était un va-et-vient continu des fourgons de fourragères venues des différentes unités composant ces deux divisions comptant 1800 à 2000 chevaux.

Cette époque procura à la Ville une activité intense car, aux besoins de l'armée s'ajoutait la nécessité de parer à ceux de la population qui croissait rapidement.

Il me faut maintenant évoquer la situation très insuffisante de l'électrification et de la distribution d'eau qui a été entamée depuis presque deux années.

En 1911, la station électrique située rue Qui qu'en grogne faisait elle-même son courant. C'était alors du courant continu fourni par deux groupes turbo BROWN-BOVERI de construction suisse à vapeur qui, en raison de la surcharge, qui journallement lui était imposée coupait souvent. C'est donc le poste de Choloy qui, par câble souterrain, vint alimenter la ville de Toul, mais, cette fois, par du courant alternatif.

Six kilomètres de câble haute-tension, à 5000 volts après transformation, posés en bordure de la route, alimentaient la ville en passant un poste créé en face de la caserne Perrin-Brichambaut, du Génie, puis le quartier Fabvier du 39^e d'artillerie, l'hôpital militaire Gama au-dessus de Saint-Evre.

Entré en ville par la porte Jeanne d'Arc, le câble alimentait un poste haute-tension situé derrière la petite fontaine surmontée d'un ange joufflu. Ce poste avait été créé dans ce quartier en raison de la proximité du théâtre, de l'hôtel "Café de la comédie", des Magasins Réunis- tous trois gros consommateurs de courant. Le câble arrivait ensuite, par la rue Michâtel, à la station. Ce travail important fut, malgré les moyens primitifs d'alors réalisé rapidement. Chaque matin, à 6 h.30, les terrassiers se mettaient à l'ouvrage et ceci pendant 10 heures. L'effectif était variable et les intempéries avaient vite fait de dissoudre les équipes.

Ouvrons une parenthèse pour évoquer ces braves gens qui chaque matin venaient à l'embauche à la porte de la station.

Ces travaux devaient être menés rapidement car l'armée avait des exigences et des délais bien souvent insuffisants. Il avait été nécessaire d'ouvrir plusieurs chantiers soit pour la pose des câbles, soit pour la pose des poteaux lors de la création des lignes aériennes.

Le tarif convenu était de 0,50 F. de l'heure, soit 5 F. par jour de travail. Une prime était prévue lors de la rencontre d'une conduite d'eau -0,50 F.- ou d'une conduite de gaz -0,30 F. Parfois des nouveaux embauchés sollicitaient un acompte après quelques heures de travail. C'était bien modeste! Je donnais 1 F. qui se transformait en casse-croûte: un litre de vin pour 0,35 F., un kilo. de pain pour 0,35 F., une tranche de pâté de foie et deux cigarettes. Ainsi lestés, ils reprenaient la pelle et la pioche jusqu'à midi. Le samedi soir vers 17 heures, c'était la paye. Je quittais le bureau avec dans mes poches des pièces de 20 F. en or, de 10 F. en or, de 5 F. en argent et des sous à l'effigie de Napoléon III. Près de chacun, le compte était vite fait: 6 jours à 5 F.= 30 F. pour la semaine, plus deux conduites d'eau respectées -0,50 x 2 = 1 F.- ou bien 6 jours à 5 F. soit 30 F., moins deux acomptes de 1 F... et cela se poursuivait 12 à 15 fois suivant l'effectif. Puis, sautant à bicyclette, j'allais sur un autre chantier continuer mes paiements pour rentrer au bureau vers 19 heures où je retrouvais mon patron Mr Bonvallet qui m'avait sollicité à venir l'aider.

C'était un gentil garçon ayant une dizaine d'années de plus que moi. Très calme, il avait une lourde charge et une importante responsabilité qui allait s'accroître par l'extension des réseaux de distribution. Il avait fait ses études à Grenoble et ne faisait jamais étalage de son titre et de ses connaissances pourtant très étendues. Je suis arrivé près de lui en mars 1913, ayant quitté la Société lorraine d'électricité à Nancy où j'étais, à mon avis, mal payé à 0,30 F. de l'heure après présentation de mon diplôme: le brevet industriel.

J'avais rencontré ce nouveau patron au Club nautique à Valcourt dont il était le vice-président. Je fus présenté aux deux administrateurs: Monsieur Rampont, qui demeurait rue Gambetta. Il était toujours en jacquette, très grand, très maigre, toujours un grand mou-

choir à carreaux pour essayer une moustache à la gauloise. Son bureau était à l'usine, installé au-dessus du magasin. On y accédait par un escalier en fer, dangereux par la pluie, la neige ou le verglas. Après quelques paroles d'accueil, il accepta ma candidature tout en évoquant sa connaissance de mes parents et surtout de ma grand-mère Vigniaud réelle toulouise honorablement connue.

Le second administrateur était Mr. Jeandel-Briquet, un brave homme qui devait avoir atteint la soixantaine et qui souvent venait à l'usine en curieux. Pas très grand, un peu boulot, lui aussi arrivait en jacquette avec un feutre qui émergeait au bas de la fenêtre lors de son arrivée à notre bureau situé au-dessus de l'atelier. S'aidant de la main courante, sa respiration confirmait son arrivée.

C'était un ancien commerçant, il habitait rue Carnot où se trouvait son magasin de pipes de toutes sortes, ainsi que des accessoires de fumeurs. Lui aussi connaissait bien mes parents et s'était mis d'accord avec Mr. Rampont pour m'embaucher sur la base de 125 F. par mois, ce qui pour moi fut un réel encouragement.

En résumé, je quittai "la Lorraine" sans regret et allai continuer dans la branche électrique qui, à Toul, prenait une importante extension.

Un jour, arrivant dans la cour, Mr. Rampont nous annonça que son fils, Henri Rampont, ingénieur électricien, devait causer depuis la Tour Eiffel pour faire des essais de téléphonie sans fil. C'était en juillet 1913, le démarrage de ce nouveau procédé. Inutile de décrire la satisfaction de notre administrateur pour cette belle réussite.

J'étais rarement au bureau: le plus souvent chez des clients ou sur les chantiers répartis en ville ou dans les casernes de la périphérie. Pour ces dernières unités, les installations avaient été réalisées par des adjudications d'entreprises des environs et même de Paris. Le courant était livré par la station de Toul au compteur installé en principe à l'entrée de la caserne ou du quartier. Par contre, en ville, où l'on commençait la pose des compteurs, soit de force, soit de lumière, les installations intérieures étaient réalisées par le personnel de la station ou par de petites entreprises locales. Celles-ci devaient alors répondre à des normes de qualité et de sécurité.

C'est ainsi que j'ai fait la connaissance du lieutenant De Lattre de Tassigny qui venait d'arriver à Toul avec son régiment du 12^e Dragons. Il demeurait chez Mr Donot, une petite maison située au bout du jardin près de la cathédrale. Elle est aujourd'hui disparue.

A cette époque, il n'y avait pas l'électricité, et c'est ce que le nouvel occupant était venu demander.

J'ai connu aussi le colonel Tempé qui habitait un bel immeuble rue Saint-Waast, arrivé lui aussi avec son régiment de cavalerie. J'ai souvent parlé de Toul avec lui, car ses officiers considéraient presque leur mutation comme une sanction. La cavalerie était une coterie qui délaissait les autres armes qui, pourtant, étaient aussi méritoires et moins exigeantes.

Reprenant le cours de mes occupations, c'est la pose des câbles qui était plus urgente et plus compliquée. Il fallait alimenter le faubourg Saint-Mansuy, prolonger jusqu'à la Croix-de-Metz, le

champ d'aviation avec ses dépendances et la caserne des aviateurs qui se terminait. Partant de l'usine par la place des Cordeliers, la rue du Ménin, la porte de Metz, tout ce quartier fut défoncé -ce qui n'était guère apprécié des habitants de ces rues. Pour activer, trois équipes avaient ouvert les tranchées car le délai qui nous était imparti n'excédait pas 48 heures. Le passage sous la porte de Metz fut un gros travail en raison de l'épaisseur des murs du rempart. Avec la lumière, une équipe de nuit nous permit de gagner du temps.

A la sortie, c'est sous le trottoir de gauche que passa le câble pour enjamber le fossé du rempart et le canal qui en occupait le fond. Par protection, le câble ne pouvant rester à l'air libre, des tuyaux de fonte furent placés sur les consoles qui soutenaient le trottoir en dallage sur 28 mètres de longueur. Toutes les conduites en place, le conducteur de la Société Alsacienne de Belfort qui dirigeait les travaux, s'aperçut de la difficulté de passer les câbles dans les conduites situées à plus de 3 mètres du fond du rempart. Déjà, un gros touret de près de 2 mètres de diamètre était en place devant l'octroi, prêt pour le déroulage. Comment passer le câble de 8 mm de diamètre dans une conduite de 150 mm.? Le chantier était paralysé par cette situation imprévue et à laquelle il était difficile d'apporter une solution. C'est alors qu'un terrassier se révéla astucieux. Il nous demanda de s'absenter toute l'après-midi, ce qui lui fut accordé.

Le lendemain matin, il était là, un panier à la main contenant...un gros rat! Eh oui! Un rat pris dans la nuit dans une maison de la rue du Murot. Enveloppé dans un chiffon et tenu par un autre gars de l'équipe, le rat eut une ficelle attachée à la queue et on lui rendit sa liberté devant l'embouchure de la canalisation. La pauvre bête affolée par le bruit causé par les terrassiers qui tapaient sur les tuyaux à coups de manches de pioche, fut vite arrivée à l'extrémité où il fut capturé, débarrassé de la ficelle et replacé dans le panier. La ficelle fut remplacée par un câble qui, roulé sur un treuil, permit la traction assez rapide de notre câble électrique.

Cet astucieux terrassier fut récompensé de son initiative.

Début juillet 1914, nous sommes arrivés en bordure du canal de la Marne-au-Rhin qui devait être asséché pour l'entretien: nettoyage et curage. Cette situation nous a permis de poser dans une fouille réalisée au fond, un câble marin raccordé aux deux boîtes en fonte sur le chemin de hâlage, près de la passerelle et près du pont tournant. Quelques jours après la remise en eau, les travaux se poursuivirent jusqu'au milieu de Saint-Evre près de la chapelle.

Tout au long de ce travail que j'ai personnellement suivi, j'ai relevé toutes les profondeurs, les positions des câbles par rapport aux immeubles et aux canalisations rencontrées. Cet ensemble de renseignements devait aider le dessinateur qui aurait pu dresser un plan d'ensemble du réseau souterrain. Hélas, je n'ai jamais eu de nouvelles de tout cela!

Le 2 août, c'est la guerre: l'arrêt du travail et le départ d'un grand nombre répondant à l'appel de la mobilisation. Seuls restèrent là le directeur et 4 ouvriers.